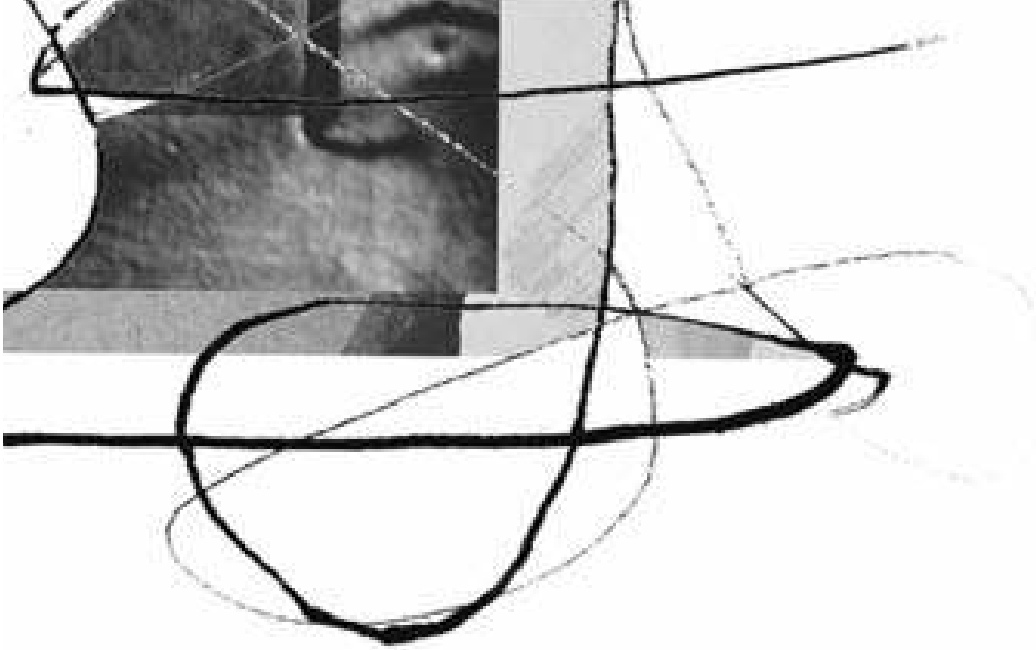


Pellicule



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci:
Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire
et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés
fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ?
[...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit
pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer
à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage
de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier
et qui a nom : *Tric Trac du Ciel*.

Antonin Artaud

Comité de rédaction : Justine Boulanger, Virginie D'Amours-Licatèse, Charles Dansereau,
Samuel Long-Longpré, Jean-Philippe Michaud, Mylène St-Gelais, Alexandre Turcotte,
(étudiants en création littéraire), Luc Bouchard et Anne-Marie Cousineau (professeurs
de français).

Collaboration : Suzanne Carrière, Danielle L'Espérance et Pierre Godin

Conception graphique : Kim Daley-Meunier

Illustration de couverture : Miriam Rondeau

Sommaire

Notre invité : Benoit Jutras

<i>Nous habitons le lieu</i> (inédit)	9
<i>Je vois des anges</i> (inédit)	10
L'année de la mule (extraits)	11
L'étang noir (extraits)	13
Nous serons sans voix (extraits)	15

Pellicule

Justine Boulanger

Honte d'homme	19
---------------------	----

Olivier Colard

Ce qui subsistera au crépuscule.....	20
--------------------------------------	----

Virginie d'Amours-Licatèse

La façade précoce	21
Renonciation	22

Charles Dansereau

<i>La pression augmente</i>	23
<i>Lueur léonine</i>	24

Mylène Gahery St-Gelais

Nuit	25
------------	----

Geneviève Ladouceur

Les fantômes du passé	26
-----------------------------	----

Samuel Long-Longpré

<i>Une chevelure</i>	28
----------------------------	----

Thien Viet Quan

L'interstice d'un rien.....	29
-----------------------------	----

Philippe Richard

Café bohème	30
-------------------	----

Alexandre Turcotte

Petit recueil de poésie pelliculaire	31
Prise.....	32

Textes de la collection *Prise 1*

Jean-Philippe Michaud

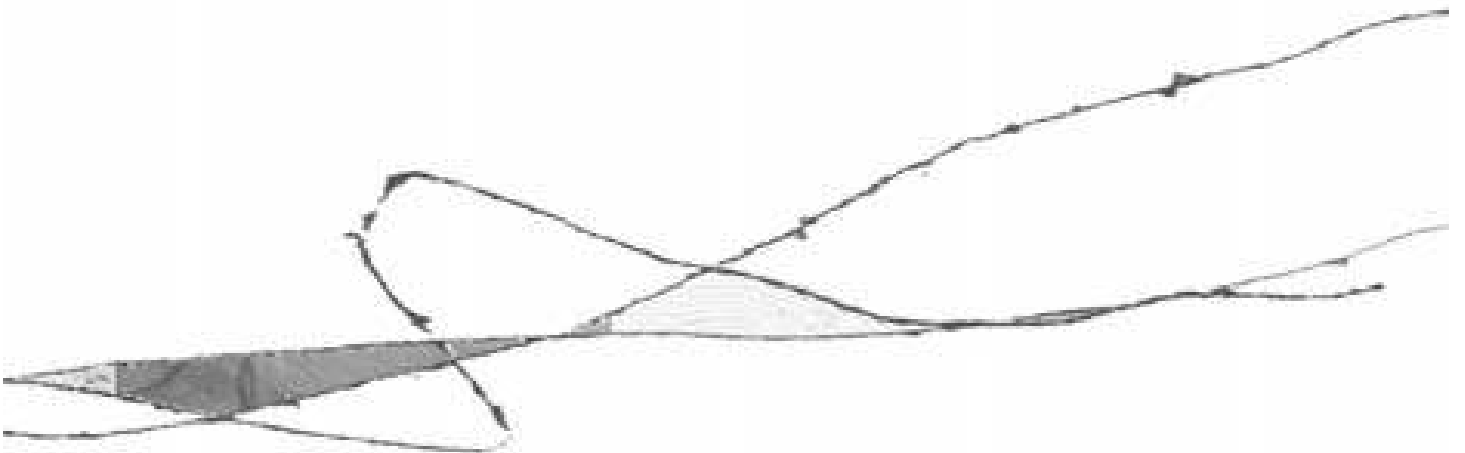
Naissance de babel (extraits).....	35
------------------------------------	----

Olivia Tapiero

Le rêve et l'enfermement (extraits)	37
---	----

ROULEMENT EFFRÉNÉ D'IMAGES QUI FILENT À TOUTE
ALLURE ET QUI S'ENCHAÎNENT DANS LE LIVRE
DES TÊTES ET DES RAISINS LE PAS PRESSÉ DE BENOIT
JUTRAS S'AFFAIRE VALISE EN MAIN ET TOURNE LE
DOS AU SON PERPÉTUEL DES «CLIC» ET DES «CLAC» DES
APPAREILS FURIEUX DES GÉNIES DE LA PHOTO TENTENT
DE CAPTURER INLASSABLEMENT L'INSAISSABLE
SUR LES BORNES PIQUETÉES IL NEIGE DE PETITES
ÉCAILLES DE MORT ÉPICARPES DE CUIR ECCHYMOSES
D'UNE PROMESSE DÉCHUE DONT L'EFFET CONTAGIEUX
LAISSE SANS VOIX UNE PELLICULE DE VÉRITÉ DANS
L'AMOUR DES CHOSES QUI TOMBENT ET QUI S'ENVOLENT
CLOCHETTE

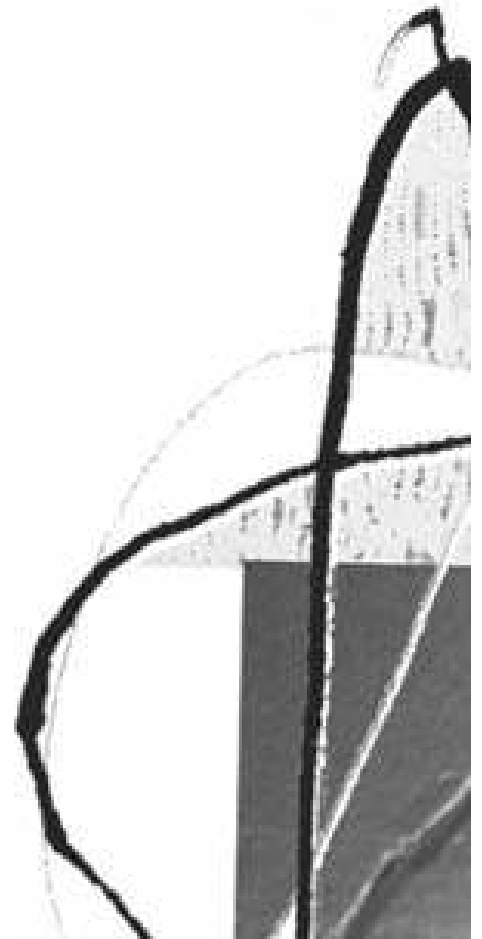
La rédaction





Notre invité

Benoit Jutras



(Inédit)

Nous habitons le lieu dit du crâne. Nous pillons la lumière comme du grain, du charbon, nous nous penchons pour vivre. Nous nous cachons : oiseaux de fumée, oiseaux de bile, nous sommes des enfants humiliés. Quelque part la chaleur parle et nous ne la croyons pas. Nous inventons le poids des étoiles. Nos âmes sont simples, nos mots inutiles : nous habitons la maison des cendres. Ne disons plus peine ou patience, ne demandons plus pardon. Nous ne sommes pas faits pour le ciel, mais pour le cri qui l'a fait naître.

(Inédit)

Je vois des anges qui sortent de moi et deviennent des hommes, des maladies, des arbres de peau, de suie et de chaux que je lave à grande eau au nom de personne.

Je vis ainsi dans le *Livre des Têtes*. J'ouvre l'air et touche la paix. Je dis le feu et le nom de la rose, et que celui que je suis ne dorme plus, qu'il devienne pavot et seigle dur et nuit bêchée.

C'est moi l'amour des choses qui tombent.

L'année de la mule

(Extraits)

*On m'a dit le chemin, la pénombre, le mal, les larmes des peintres de l'aube.
On m'a dit homme, Narcisse et nègre, on m'a rempli d'aiguilles, de malt,
de plantes et d'abysses, on m'a donné en charité à un arbre et on a refermé
le livre. On m'a dit aujourd'hui de venir ici, de mériter le ciel gris,
rassembler mon bois de mer, mes icônes, mes colères d'alcôves, avaler le sort
de mes cent vingt morts gavés de foudre et effacer mes traces. Mais avec tous
ces crânes de novembre que je croque sous le soleil des lois, tous les défauts
du paradis qui vibrent comme autant de frelons entre mes côtes, je suis mat,
noir de bruits. Je n'entends plus rien que cette ancienne rumeur de chantier,
un évangile de fer sale et d'insultes secrètes qui me traverse, me lave, comme
on le dirait d'une mère.*



Tu n'as jamais demandé à la nuit d'être autre chose que la nuit: une île muette, sans forme, se déplaçant en toi.

Peu importe si depuis des semaines le soleil se terre au fond des bois, si ton ventre demeure un fagot d'orties, une ménagerie de bêtes orphelines, sache-le enfin: le ciel aussi voudrait oublier.

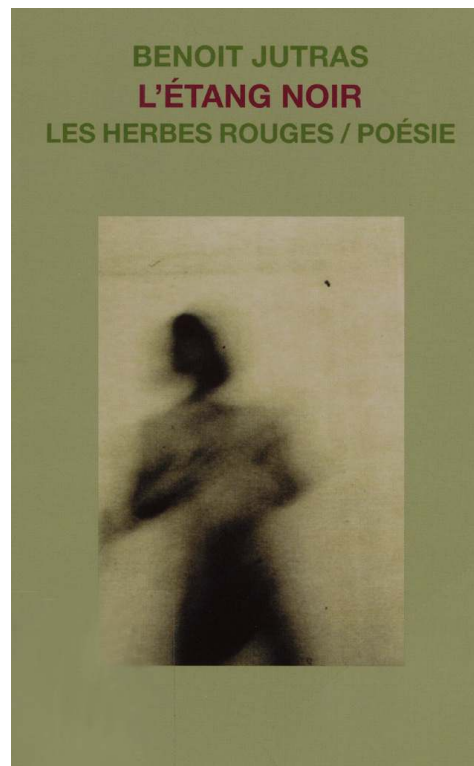
Le ciel aussi cherche le ciel.

L'étang noir

(Extraits)

Agathe

Parfois sur le chemin de l'Étang noir à la fin du jour, au carrefour de la 113 et de Spinny Road, vous pouvez apercevoir en voiture devant l'écurie désaffectée, assise au milieu des restes de l'enclos sur une vieille caisse de Coke, une fillette vêtue d'ailes de carton, agitant ses bras comme des sceptres au-dessus d'un empire de mauvaises herbes. Les gens du village le savent : Agathe a été choisie. Elle restera là, le dos droit, vous la verrez encore dans cinquante ou cent ans; du créole à l'araméen, elle aura appris toutes les chansons d'amour, empêcher l'ombre de Vénus d'atteindre le sommeil des mères. Elle saura vous donner un autre nom si vous avez peur, et si vous ne trouvez toujours pas appui dans le bleu du ciel, elle arrachera les clous qui rivent l'aube à la terreur, vous fera vivre si longtemps, que ne restera que le son de votre voix.



Arcane XIII

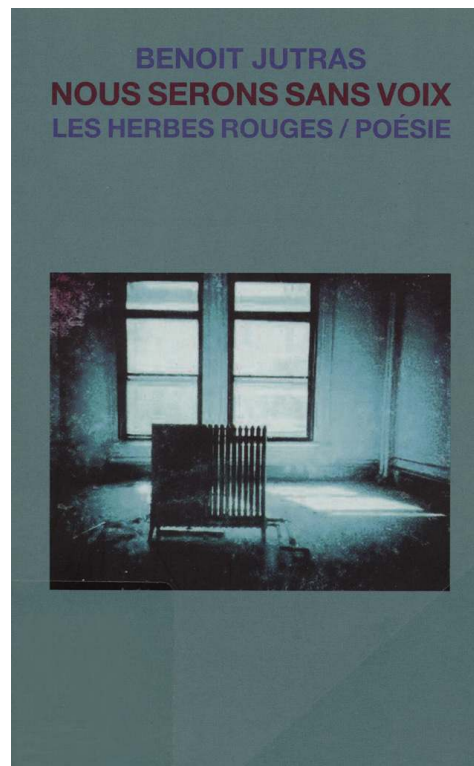
J'ai du mal à marcher droit, je m'amasse comme de la mousse contre mon cœur.

J'oublie mes chances de disparaître dans le paysage, le sens du sacrifice, je croque de la glace pour effacer l'avenir.

Je n'ai pas assez haï.

Nous serons sans voix **(Extraits)**

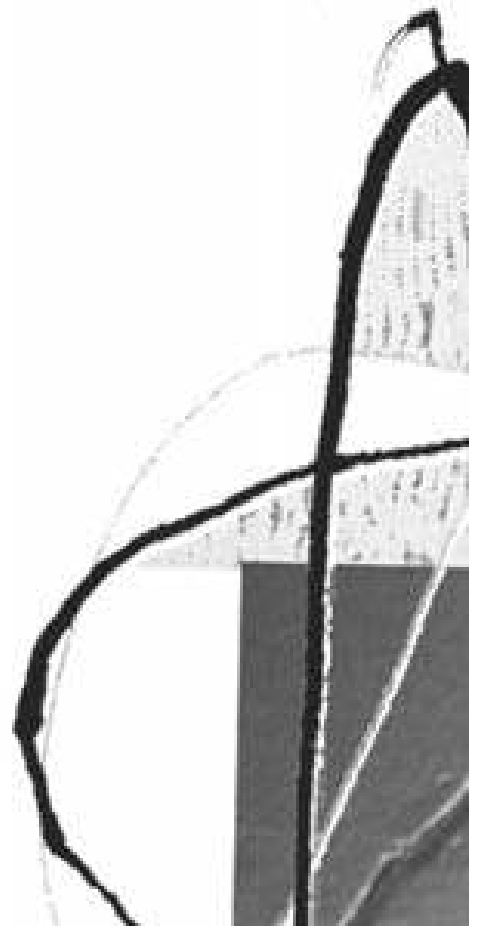
C'est à quinze ans, lorsque j'ai vu la photo de Thérèse de Lisieux à la télé, que tout a basculé: j'allais être sainte moi aussi. Je voulais ses yeux, sa bouche, le même visage, la même rondeur de bijou, de lune calme entourée de noir et blanc. Et des voix, je voulais entendre des voix, n'importe quoi qui dise oui. Je séchais l'école au village, restais des heures dans les toilettes du centre commercial, devenais chaque fois de plus en plus petite: une marre de savon, une insulte au feutre brun. Puis un soir d'avril, j'ai laissé déborder la baignoire, monter les vapeurs. Je le jure sur ton corps, le ciel est descendu, tout autour de moi, si noir, si profond, que j'aurais pu me noyer, rien qu'en ouvrant les yeux.



Dans ma tête, il y a une maison abandonnée, un petit carré de grâce
et de bois brûlé, où le jour n'entre pas, où je me sens dans ta mort, tout bas,
comme sous un arbre à fruits.



Pellicule



Honte d'homme

Justine Boulanger

Découvre. Retire. Enlève.

La vitre avant le monde

La limite de l'existence

La barrière à franchir

Le poids sur les épaules

Le regard des autres

Le dédain autour

Un saut sans revenir

Un saut sans avenir

Regrettera

Ne dira rien

Oubliera

Tournera le dos

Restera par terre

Un peu plus fort à chaque fois

Ce qui subsistera au crépuscule

Olivier Colard

L'enregistrement avant la mort
Une trace

L'inertie,
La chair noire plastifiée
Son enveloppe, enveloppée

Épicarpe de cuir

La carcasse écailleuse
Empreinte de sécheresse
Les lèvres d'Afrique qui s'écrasent
S'élargissant dans la buée

Une condensation du corps
Tête morte en paquet cadeau
Plastification pelliculaire
Massacre en parcelles asséchées

L'enregistrement
L'échec avant la mort

La façade précoce

Virginie d'Amours-Licatèse

Je suis une forteresse
Ne me parlez pas
Ignorez tout de moi
Mes larmes, mes cris, ma joie

Je ne suis pas dupe
Les pics et les rocs
Jamais ne me vanteront
Je bloque les flèches absurdes

Le prosaïsme mélodieux
Des chansons d'amour
J'aime bien
Qu'avez-vous à me plaindre ?

Non, je ne m'ouvre jamais
Je suis un scaphandre

Renonciation

Mes rides de lumière
Des bornes piquetées
J'essouffle les frontières
Replis identitaires

J'exfolie mon odeur
Elle est réduite en étincelles
Plus jamais un parfum
Essence cadavérique

Quelles écailles me couvriront encore
Des vers, des larves
Coulant leur existence
Me décapant langoureusement

Mes fragments d'être pendent
Je souris aux rigoles
J'ai perdu
Qui gagne ?

Charles Dansereau

La pression augmente
La passion fermente
Le tempo des coups entre mes tempes
La cloche tonne et tonne dans ton temple

Je décolle

Quand le nœud inextricable
Crisse, glisse, s'arrache, m'accable
Je fuis, macabre, je plie
Je pousse et tire, secoue, agite
Façonne le mouvement, le prend, le rythme
Pris de peur, je m'évite
Le court-circuit rôde, rodé, formé
Habitué par une énième crise
La prise électrique agrippe ma fourchette
Et l'approche des fentes parfaites
Je m'envole, Clochette

Je m'emmêle, m'embrume, m'allume
Garde-donc tes nœuds
Je m'aère le cerveau
Je tombe de ma tête

Lueur léonine qui s'évapore des yeux éteints fixant le fil incandescent
L'âge du monde perle à mon front
Les regrets de l'histoire grèlent
Une apocalypse s'abat sur moi.

Innocent, pensant l'hécatombe
Je m'abats sur mon imaginaire en faucon
Je lacère les yeux d'un univers
Et ne pleurerai ailleurs que sur ma tombe
Les aveugles commanderont
Leurs mains écriront
« Qui nous guidera ? »

Le subconscient hilare, la conscience incohérente
Je tombe de l'obélisque sur tous les horizons
Des visions de cécité plein la rétine
Je ricane la mort de millions.

Nuit

Mylène Gahery St-Gelais

Une ombre se détache du mur et rampe sur le sol. Elle glisse au même rythme que mes pas sur la terre bouillonnante.

Je m'arrête, ma respiration ralentit. Je me tiens comme un piquet dans l'océan de lumière qui m'engloutit tout entière. J'ai l'impression alors de briller, comme si toute cette clarté avait créé une pellicule pour épouser les courbes de mon corps. Le ciel est avec moi. Je regarde le soleil calquer ma silhouette et la déposer à mes pieds.

J'ai atteint le point demandé pour me transformer en horloge humaine, pour que mon corps m'indique la marche à suivre. Cette dernière énigme m'avait donné du mal, maintenant c'est terminé. Je prends ma pelle et j'éventre le sol. Comme si ma vie en dépendait, je l'enfouis plus profondément.

L'outil frappe quelque chose de dur et un son s'élève alors des entrailles de la terre avant de se répercuter bruyamment sur les montagnes environnantes. C'est un coffre. Je saute dans le fossé de lumière, et à l'aide de la pelle, je brise la serrure. Une noirceur sort du coffre et recouvre tout. Elle m'avale complètement.

Les fantômes du passé

Geneviève Ladouceur

20-20A, 21-21A, 22-22A, 24-24A... Ses pupilles se dilatent. 22-22A... 24-24A. Je ne comprends pas. La pellicule n'est pourtant pas coupée. Elle ouvre la lumière. Relit. Pose la pellicule sur le comptoir. Attend. La reprend. Relit. Relit. Toujours pas de 23A sur le négatif. Et pourtant... Elle téléphone aux Génies de la photo.

–*Génies de la photo*, bonjour! Stéphane à l'appareil. Comment puis-je vous aider?

–Oui. Euh... Comment dire? Je voulais une réimpression de la photo 23A, mais je n'ai pas son négatif.

–Si vous n'avez pas le négatif, comment pouvez-vous savoir que c'est la 23A?

–Eh bien, j'ai le négatif, mais la 23A n'est pas dessus!

–Je ne suis pas certain de bien vous suivre, madame.

–J'ai une pellicule. D'accord?

–Oui.

–Mais entre la 22A et la 24, il n'y a rien!

–Il y aurait eu une erreur d'impression sur la pellicule même?

–Pourtant, j'ai la photo!

–Mais vous ne pouvez pas être certaine que c'est la 23A...

–Mais si! Je me rappelle dans quel ordre j'ai pris mes photos, et je vous dis que c'est celle-là!

–Étrange.

–En effet!

Puisqu'elle n'obtient aucune aide, elle raccroche. Elle lance un regard sceptique à la pellicule qu'elle tient entre ses doigts. Elle n'ose plus détourner la tête. La 23A est sous son nez, entre la 22A et la 24. C'est pas vrai! Elle ferme les yeux, les rouvre. *Toujours là! C'est quoi cette blague!?!*

Elle va à la pharmacie pour faire développer sa photo après s'être dit qu'elle avait sans doute perdu la tête.

Deux jours plus tard, elle reçoit un téléphone.

–Excusez-moi, madame Blanchard. C'est Annie du comptoir photo du *Pharmuliprix*. Je vous appelle pour vous informer que l'enveloppe que nous avons envoyée aux *Génies de la photo* ne contenait aucun négatif lors de son arrivée à la salle de développement.

–Mais, ce n'est pas possible! Ne me dites pas que vous avez égaré ma pellicule!

–Non! L'enveloppe était encore scellée lors de son arrivée! Nous avons sans doute oublié de l'y glisser.

–Non! Je me souviens de l'y avoir mise moi-même!

D'accord. Mon négatif est disparu. Je n'y comprends rien. Elle se retourne. Fronce les sourcils. Il est là...

Samuel Long-Longpré

Une chevelure

Pleure ses morts quotidiens

-Ma tête, hiver triste

Tous autour de moi

Des raisins à la peau mauve

Ne respirent plus

L'interstice d'un rien

Thien Viet Quan

Le sable glisse, luisant et hypnotique. Il s'incruste, doucement, dans tes pores, mais tu ne le remarques pas. Trop occupé à pédaler. Ne cesse pas de bouger! Sinon, il montera vers ton cou, te rendra muet et finira par t'étrangler. Le froid et le vent propulsent le sable. Il danse. Oui, il danse le tango. Le ressens-tu? Son lustre, sa volupté, que d'éclat suave! Mais non! Ne t'arrête pas! Sombre idiot! Ne te laisse pas envoûter, c'est un leurre! Ah, trop tard... je t'avais prévenu.

Oui, tu peux bien arrêter de pédaler. Dommage non? Au large, des moutons en fuite se dirigent vers toi, piétinent tes veines, broutent ta moustache, défèquent sur ta carcasse et disparaissent comme ils sont venus. Tu ne ressens plus rien de toute façon. Ne t'inquiète pas. C'est bientôt fini. Tu entends? La lumière et les ombres chantent en chœur. Que c'est beau, cette sérénade! Que t'arrivera-t-il après? Rien, rien, ton corps finira juste par sombrer dans ces dunes de cendres.

Soyons francs, il fallait être idiot pour vouloir traverser un désert en vélo, non?

Café bohème

Philippe Richard

Par les lèvres d'une crème vague
amère des langues d'abîmes
je vous berce

légère
craquante
au duvet d'orge des désirs enivrés

tenter les tombeaux tardifs
attendrir la traîtrise des yeux
tel

mon éternité

Petit recueil de poésie pelliculaire

Alexandre Turcotte

Bordel

Pattes de pélicans au coin des yeux
Vieux débile entre les cuisses froides
Peau de mort
Antique vierge aux jambes recouvertes de collants noirs
Décousus
Semence asséchée à l'ossement terne

Paille embrasée

J'ai la légende d'une promesse déchue au cœur
Le corps vide
Vestige d'une larme incendiaire
La sécheresse de ton sourire
La légèreté de n'être
Qu'une ombre à ton tableau
Dans ton étau

Ton amour lave en fusion
M'a laissé en cendres

Portrait

L'éclat foudroyant d'une lumière aseptisée
L'écoulement d'une matière technologique
L'âme en prison de verre
J'ai pris en cellule l'ombre de ton aujourd'hui
Le souvenir de ton hier

Prise

J'avais cru pouvoir capter l'essence même de sa beauté. Je ne sais pas pourquoi, mais ça n'a pas marché. Pourtant, ce n'est pas les photos qui manquent. J'ai pris deux appareils : un numérique et l'autre traditionnel. J'ai rempli ma carte mémoire et utilisé une dizaine de rouleaux de pellicule. Ça ne donne rien.

Aucune ne me satisfait. Je ne trouve pas le regard qui me fait fondre pour elle. Je ne trouve pas son sourire parmi toutes ces photos. Elle n'est pas là. Elle n'est pas... saisissable. Comment je vais faire pour la garder ? Elle finira tôt ou tard par ne plus vouloir me voir. Elle se lassera de moi. Je vais perdre son sourire. Ses yeux ne me regarderont jamais plus comme ils le font maintenant.

Est-ce moi qui suis trop difficile ? Je voudrais pouvoir figer son essence sur mes photos. C'est peut-être parce qu'elle bouge tout le temps. Elle saute de droite à gauche, avec une vivacité impressionnante. Une rapidité que mes appareils ne peuvent capter.

Je ne surprends que l'ombre de son éclat.

Je m'empoigne la tête à deux mains. Je ne crois pas que j'y arriverai ce soir. Je sors de la chambre noire. Pourquoi est-ce que je m'entête ? Je la veux pour moi. Je la veux pour toujours. Comment je vais faire ? Elle est ma muse et je ne réussis même pas à rendre ce qu'elle m'inspire.

J'entre dans ma chambre. Elle est là. Étendue sur le lit, les yeux clos.

Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour qu'elle reste auprès de moi ?

À tout jamais.

Je quitte ma chambre.

Je reviens avec un tabouret, une toile dépoussiérée, mes anciens pinceaux, un chevalet et mes vieux tubes de couleurs. Elle dort. J'ai toute la nuit.



Textes de la collection *Prise 1*

Nouveautés de l'automne 2008
Extraits

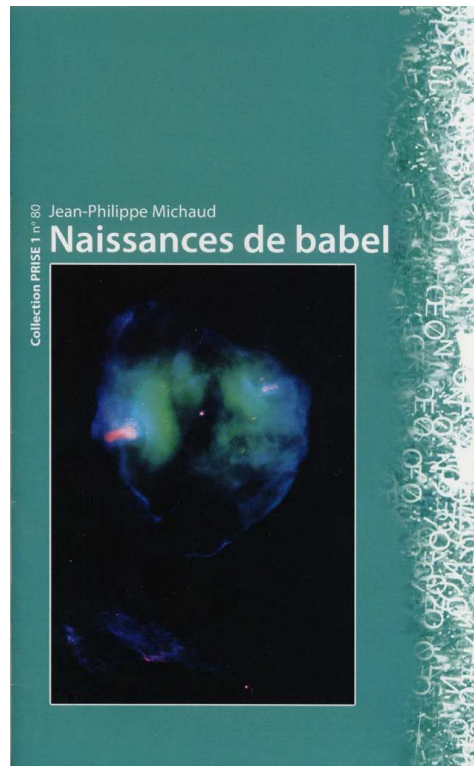


Naissance de babel

Jean-Philippe Michaud

C'est comme ça qu'il me faudrait dire.

J'ai à dire que Babel est le nom par lequel je fus désignée lorsque mes yeux ont flambé pour tout de suite se refermer. La Nature. Trop belle, trop puissante et déchaînée. Magnifiquement colorée et abrasive, elle m'apparut soudain pour la première fois. J'avais pour projet de laisser s'épanouir hors de mon corps les multiples voix et organes qui étaient alors superbement disjoints et hétérogènes; intrigants chants me divisant, intrigants immatériels me sortant comme un air mélancolique de la poitrine. Ces voix lointaines, je les ai baptisées, avant ou après leur naissance, en sachant qu'elles aspireraient à s'organiser d'elles-mêmes, à prendre leur parti. Il s'agit de dire, d'être dit, d'avoir dit, pour se taire enfin. Le poème, lorsqu'il passe par le tube à phonèmes et les cordes vocales, existe pour vrai, s'étend et culmine, par les sons et les silences qui le font. Toutefois il passe, c'est entendu: il passera entendu.



La guenon

La tour est immense. Elle troue immense le nuageux qui l'a auréolée. À pied, on n'en finit pas d'en faire le tour. Elle a ses propres couchers de soleil. Grâce à elle, le monde tourne. Ai-je dit qu'alentour s'étendait le désert ? Nous avons grandi avec le corps handicapé et l'espace impossible à parcourir. J'aurai cent ans bientôt et n'aurai jamais voyagé. Ce que j'ai c'est mon souffle et ma vie, et le pouvoir toujours de parler; ce que j'ai s'étend en hauteur immense et calqué cloué sur un sol de terre immuable, aplani, et à jamais sec et durci. L'homme au chant d'Oc va maintenant dire l'histoire de la femme aux broussailles, écoutez-le dire la femme et les broussailles.

L'homme au chant d'oc

Une femme là, déchirée dans les broussailles, serre fort le vide de ses bras nus. Elle hurle à la mort, elle hurle la mort qui tua la mère. Ils passent, les gens, et se retiennent, et passent et regardent et se retiennent. Coulantes, les larmes perlent sur les joues de son visage de mère morte qui ne s'en remet pas d'avoir eu et perdu, d'avoir reçu et perdu, d'être abîmée et croulante, d'être la mort lente en s'écroulant. Si quelqu'un venait à elle, elle le repousserait, elle l'enverrait n'importe où. Dans les broussailles, elle se laisse mourir. Elle ne raconte pas son histoire, c'en est d'autres qui la racontent. La langue coupée, elle laisse les autres parler pour elle, à travers elle, dans le sillage du sanglot qui est sien.

Le rêve et l'enfermement

Olivia Tapiero

Une chambre close

En se réveillant, Victor Koslof ne sait pas tout à fait si le soleil s'est levé ; il n'a pas de fenêtre dans sa chambre. Cela ne l'avait jamais vraiment dérangé jusqu'à maintenant, son organisme étant réglé comme une horloge. Mais ce réveil est différent. Victor Koslof, qui s'était à ce jour considéré comme étant le prototype de l'homme maître de soi, est désorienté.

Il regarde sa montre et il décide de rester assis sur le bord du lit en attendant que ses yeux s'ajustent à l'obscurité. Il attend, il ne sait pas combien de temps. Il ne veut pas sortir de sa chambre, car il sait que, s'il fait encore nuit, il ne pourra pas se rendormir et il sera fatigué au matin. Il attend. Tout reste noir. Agacé, il se gratte le crâne et traîne sa carcasse vers la porte. Il palpe le mur, la porte, et trouve enfin la poignée. Il la tourne. Il tire. La porte ne s'ouvre pas. Il tire plus fort, quelque chose bloque. Il lâche la poignée, attend quelques secondes, la reprend fermement entre ses mains, tourne, tire. Toujours rien. Il recommence la manœuvre trois fois. Toujours rien. Il fait encore trop noir pour qu'il puisse être absolument certain que c'est bien la poignée qu'il tire, mais il parvient à toucher l'arête de la porte, il reconnaît sa texture, oui, c'est bien la poignée. Décidément, quelque chose ne fonctionne pas.

Il devient anxieux. Il ne veut pas être en retard au travail, il a besoin de ce travail, de l'argent : il faut absolument



qu'il sorte de cette chambre. Il n'a pas de téléphone, pas de lampe, simplement son lit et sa table de travail, à peine perceptibles à travers la masse noire qui l'entoure. Une idée lui parcourt l'esprit : en fixant ses draps blancs, ses yeux seront confrontés à un contraste, ils devront reconnaître les reliefs et au moins quelques tons de gris. Se tenant debout devant le lit, il fixe les draps. Ça fonctionne. Au bout de ce qu'il juge être une trentaine de secondes, il parvient à identifier les draps, l'oreiller, ses propres mains. Les contours de sa table de travail s'arrachent à la noirceur. Il regarde sa montre : 6 h 03. Il émet un soupir de soulagement : il n'est ni aveugle, ni en retard. Son lieu de travail se situe à dix minutes de son appartement. Ainsi, il a 47 minutes pour sortir et arriver à l'heure. Rassuré, il tente maintenant de réfléchir à la situation. Victor Koslof est un homme qui a besoin de logique, de sens. De clarté, pour ainsi dire. Il s'est réveillé à la même heure que tous les matins, dans la même chambre que tous les matins. Les éléments sont les mêmes : l'heure et la chambre. Ce sont les rapports entre ces éléments qui ont changé : l'heure devient menaçante et la chambre est close. Victor Koslof est désorienté.

Il s'habille dans le noir, trébuche en mettant ses pantalons, tente de nouer sa cravate, n'y arrive pas, renonce. Il regarde sa montre : 6 h 34.

Il inspire profondément, se dirige vers la porte d'un pas déterminé et, en tournant la poignée, il tente d'imaginer la porte qui s'ouvre. Dans son imagination, la porte se laisse ouvrir. Mais, devant lui, la réalité s'impose, moqueuse. La rage envahit Victor, il martèle la porte, hurle « À l'aide ! », sa voix se casse, mais il continue à hurler : « À l'aide ! À l'aide ! Je suis enfermé ! » Épuisé, il s'écroule sur le plancher froid et se laisse bercer par le silence. Il regarde sa montre, observe les chiffres qui changent, les minutes qui s'écoulent.

Il s'en fout. Il veut respirer, il veut sortir, il ne veut même plus aller au travail, il veut juste voir l'extérieur, inspirer l'air frais du matin, observer les feuilles sur les arbres, il veut simplement ouvrir la porte et courir, courir, courir. Courir le plus vite possible, le plus loin possible. Il suffoque, il n'en peut plus. Il agrippe ses cheveux et les tire avec force, les battements de son cœur lui martèlent le crâne : il va implorer. Les muscles tendus, la mâchoire serrée, son maigre corps paralysé par une tension qu'il n'avait jamais été forcé de confronter, il reste là, agenouillé devant la porte, dans le noir, le froid, le silence.

7 h 15. Il est en retard et il se sent libéré. Sa notion du temps prend la douceur d'un souvenir lointain, l'heure n'est plus une menace. Il ne reste que la chambre close et lui. Il a envie de pleurer ou de pisser, il ne sait pas, mais il a envie, envie de déborder, d'évacuer de la pisse ou des larmes ou du sang, quelque chose, des pensées, n'importe quoi, il faut que ça sorte. Il n'ose plus essayer d'ouvrir la porte, il ne pourrait pas affronter la terrible obstination d'un objet. Victor Koslof pense que, tous les matins, il a franchi cette porte avec facilité, sans même la prendre en considération. Il se réveillait, il allait au travail. Tous les matins. Cette vie ritualisée lui semble alors d'un pathétique inouï, d'une tristesse incroyable. Il songe à l'habitude, non pas comme à un élément rassurant, mais comme à la plus épaisse des muselières, comme le plus vicieux des anesthésiants. Les mêmes actions, les mêmes personnes, les mêmes heures. Les portes qu'on ouvre et celles qu'on referme. Cette porte qui refuse de s'ouvrir, cette matinée dans la pénombre, cette situation n'est pas désagréable. Au début, oui, mais plus maintenant. Après la panique, la libération. Il est enfermé dans sa chambre sans savoir pourquoi, et ça brise la routine. Routine qu'il cessera d'entretenir s'il parvient à sortir de cette chambre. Il travaillera moins, les couleurs de la vie réapparaîtront devant ses yeux, il recommencera à peindre, il redeviendra lui-même, l'enfant créatif plutôt que le zombie travailleur. Il s'en fait la promesse solennelle.

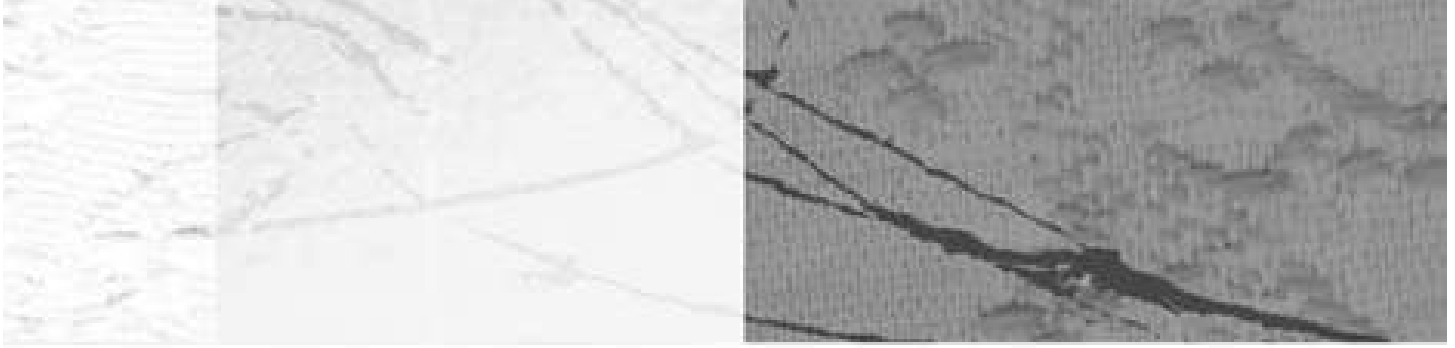
Il a envie de changer. Il regarde sa montre, 8 h 14, et il a envie de changer, de changer de vie. Il pense, pendant une seconde, que cette porte est peut-être un message de Dieu, qui lui donnerait une chance de reconsidérer sa raison d'être. Il pense que ça peut tout aussi bien être des voisins qui l'ont barricadé pour dévaliser son appartement. Il préfère la première hypothèse.

Réflexion faite, Victor Koslof conclut qu'il avait besoin de cette chambre close. Il avait besoin d'une pause. Il lève la tête et regarde la porte. Il se promet que, s'il parvient à sortir de cette chambre, il changera. Il inspirera comme si chaque bouffée d'air était sa première, il regardera le bleu du ciel comme s'il n'avait jamais vu de couleur avant. Il travaillera moins, il se trouvera une femme, il aura des enfants, il leur apprendra à peindre, il sera heureux, il vivra.

Il va s'étendre sur le lit.

Un bruit. Il lève la tête, il a entendu « clic », ça venait de la porte. L'a-t-il vraiment entendu ? Oui, il rejoue le « clic » dans sa tête : c'était bel et bien la porte. Il regarde sa montre : 9 h. Il se lève, marche vers la porte, puis, en toute confiance, avec la hâte de recommencer sa vie, une autre vie, il tourne la poignée et ouvre la porte.

Victor Koslof se réveille, la tête encore pesante de rêves insaisissables, il regarde sa montre. 6 h 03. Il a exactement 47 minutes pour arriver au travail, et c'est un délai amplement suffisant, comme chaque matin. Il se lève, ouvre la porte de sa chambre, et va se brosser les dents. C'est un peu différent ce matin, sa tête n'est pas tout à fait vide, il a dû rêver à quelque chose d'important. Il ne se souvient jamais de ses rêves, mais ce n'est pas grave, il faut s'habiller, le travail l'attend.



La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiants de création et de professeurs de français, et s'adresse à tous les élèves du cégep du Vieux Montréal. Nos lecteurs peuvent nous soumettre des textes qui s'inscrivent dans le cadre des thèmes ou d'ateliers proposés par la revue ou des textes libres. Ceux-ci peuvent être en prose (maximum de trois pages, 36 lignes par page) ou en vers (maximum de cinq pages).

Date de tombée : 21 avril 2009

Thème : « Note »

Parution du prochain numéro : 19 mai 2009

Vous pouvez vous présenter au Canif avec une copie de votre texte (papier et électronique) ou le faire parvenir par courriel à canif@cvm.qc.ca. Dans tous les cas, vous devez nous laisser votre **nom**, votre numéro de **téléphone**, votre **adresse électronique** et votre **matricule**.
Le CANIF est ouvert de 13 h 30 à 17 h le lundi, de 9 h à 17 h, du mardi au jeudi et de 9 h à 12 h le vendredi.

Tric Trac, n°22 (volume 6, numéro 3), mars 2009

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est

Montréal (Québec) H2X 1X6

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mars 2009

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM (41871)

Impression : Reprographie du CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible
sur Internet : www.cvm.qc.ca

